

Ines G. Županov

CNRS, Paris

## Une ville reliquaire: São Tomé de Meliapor

### La politique et le sacré en Inde portugaise au XVIe siècle

Se déclarant à la recherche de "chrétiens et d'épices"<sup>1</sup> en atteignant Calicut (aujourd'hui Kozhikode, ville du sud-ouest de l'Inde) en 1498, les Portugais affichèrent leur ambition de joindre à la capture de nouveaux marchés outre-mer la quête de vestiges du christianisme d'Orient. Les chrétiens (chrétiens syriens, chrétiens syro-malabares ou encore chrétiens de Saint Thomas) que les Portugais allaient rencontrer en débarquant sur la côte du Malabar (l'actuel Kérala) faisaient figure, à la fin du XVe siècle, de véritable reliques, perdues dans l'espace ouvert du corps social et religieux de l'époque mythique de l'universalisme chrétien, coupés de l'Occident par l'avancée historique de l'Islam<sup>2</sup>. Peuplant les confins du monde connu de l'Europe, ces anciens chrétiens posaient aux Portugais par leur présence un double problème, tourné à la fois vers le passé par la question de l'origine du christianisme en Inde et en Asie ainsi que vers l'avenir, en orientant leur futur projet missionnaire. Les Portugais s'étaient en effet aventurés jusqu'à la lisière extrême du monde européen, prenant pied sur une marche géographique et culturelle, qui représentait également une frontière pionnière du sacré puisqu'ils voyaient la colonisation d'un monde non-chrétien comme l'accomplissement de l'histoire humaine

---

<sup>1</sup> Selon la version donnée par João Nunez, ancien prisonnier et exilé (*degredado*), au marchand musulman tunisien Monçaide ou Bontaibo (probablement Ibn Tayyib) et rapportée par chroniqueurs portugais. L'identité de ces deux premiers acteurs ainsi que le scénario de la rencontre fatidique lors de l'arrivée de la flottille de Vasco de Gama restent sujettes à caution. Voir Sanjay Subrahmanyam, *The Career and Legend of Vasco da Gama*, Cambridge, 1997, pp. 128-129.

<sup>2</sup> L'appellation de "chrétiens de Saint Thomas" apparaît pour la première fois dans le récit de voyage en Orient de Jean de Marignolli (1348). Anastasius van den, Wýngaert, *Sinica Franciscana*, Quaracchi, 1929, I, pp. 544-545; Henry Yule, *Cathay and the Way Thither*, (Hakluyt Society, Londres, 1866, 2 vols.), Londres, 1913—1916, vol. 2, pp. 342-5, ou vol. 3, p. 217. Les Portugais ont propagé l'usage (*crístãos de S. Tomé*) durant le XVIème siècle.

précédant le Jugement Dernier<sup>3</sup>. Le rapprochement avec les chrétiens "anciens" au-delà des territoires musulmans représentait l'ultime phase de la reconquête de Jérusalem. Dès l'origine, un des points d'appui pressentis comme le plus important dans leur quête, tout à la fois point limite et nodal dans la géographie reconstituée des récits médiévaux, était le tombeau de l'apôtre Saint Thomas à Meliapor (ou Mylapore, aujourd'hui quartier de la métropole de Madras-Chennai), qu'avaient déjà identifié ou visité les voyageurs tels que Jean de Montecorvino et Marco Polo à la fin du XIIIe siècle, Marignolli, Odoric de Pordenone, et Niccolò de' Conti au XIVe et XVe siècle<sup>4</sup>. L'objectif des Portugais était donc défini comme un retour, une reconquête des lieux saints, une re-christianisation des espaces orientaux et une étape dans la re-fondation de la monarchie chrétienne universelle, le cinquième empire, *quinto império*.

La "découverte" des chrétiens de Saint Thomas, enrichie des récits de leurs origines que les Portugais allaient recueillir sur place ou exhumer de la tradition patristique et médiévale, devait permettre aux nouveaux arrivés de se tisser une légitimation généalogique grâce à un mythe fondateur, afin de s'inscrire dans l'espace indien en masquant les discontinuités géographiques et culturelles par une continuité spirituelle.<sup>5</sup> Cela s'avérera d'autant plus utile que la "conquête" de l'Asie par les Portugais restera à jamais limitée à quelques comptoirs éparpillés le long des régions côtières en une enfilade d'enclaves commerciales. Le problème de la fondation – coloniale ou mystique - exigeait l'élaboration d'un discours apologétique et hagiographique qui couvrît la profonde faille géographique, sociale et culturelle entre l'Inde et l'Europe. L'apôtre Saint Thomas et Saint François-Xavier

---

<sup>3</sup> Luís Filipe F.R., Thomaz, "L'idée impériale manueline", in Jean Aubin (ed.) *La découverte, le Portugal et l'Europe*, Paris, 1990, pp. 35-103; Jean Aubin, "L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel", *Mare Luso-indicum*, no. 3, 1976, pp. 1-56. Le mouvement messianiste de cette époque est présent parmi les chrétiens, juifs et musulmans, Voir Subrahmanyam, *op.cit.*, pp. 55-56.

<sup>4</sup> A. Mathias, Mundadan, *History of Christianity in India; from the beginning up to the middle of the sixteenth century*, Bangalore, 1989, vol. 1, p. 58; R. H. Major, *India in the fifteenth century. Being a collection of narratives of voyages to India ...*, (Hakluyt, Londres, 1858), Madras, 1992; N. Figueiredo, éd., *Saint Thomas, the Apostle in Mylapore, Three Documents*, Madras, 1934; B. A. Figredo, *Voices from the Dust: Archeological Finds in San Thome and Mylapore*, Madras, 1953; Joseph, T.K., *Six St Thomases of South India*, Chengannur, 1955; Charpentier, Jarl, *St. Thomas the Apostle and India*, Uppsala, 1927; D'Cruz, F.A., *Thomas the Apostle in India*, Mylapore, 1929. Pour une brève histoire de Mylapore avant et après "la découverte" portugaise, voir Lotika Varadarajan, "San Thome – Early European Activities and Aspirations", *II Seminário internacional de história indo-portuguesa, actas*, eds. Luís de Albuquerque et Inácio Guerreiro, Lisbon, 1985, pp. 431- 441.

<sup>5</sup> Voir l'article détaillé et érudit de Luís Filipe F.R., Thomaz, "A lenda de S. Tomé Apóstolo e a expansão portuguesa", *Lusitania Sacra*, 2a série, t. 3, Lisbon, 1991, pp. 349-418.

(1506-1552), commémorés aujourd'hui comme deux apôtres de l'Asie, servirent successivement à articuler et à organiser les unités de sens (moral, religieux, économique et politique) qui allaient nourrir les rapports sociaux de l'ère coloniale naissante à l'époque moderne. Les descriptions, les histoires, et les débats concernant leurs sépultures, ossements et oeuvres apostoliques et surnaturels, et les appropriations diverses de leurs reliques nous aident à repenser l'histoire de l'expansion portugaise à partir du XVI<sup>e</sup> siècle qu'il est d'usage ordinairement de rapporter au seul élargissement des échanges et liens économiques et politiques. En fait, l'économie du sacré et l'économie politique s'entrecroisent dans l'Asie portugaise sans qu'il ne soit jamais possible de clairement distinguer les rapports commerciaux des échanges symboliques.

Mon intention est ici de montrer, en prolongeant des études déjà entamées par Sanjay Subrahmanyam ou Luís Filipe Thomaz, comment pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle le lieu de sépulture de l'apôtre Saint Thomas, imaginé initialement par les autorités portugaise comme le lieu de mémoire d'un christianisme primitif et de fondation d'un nouveau foyer de rayonnement chrétien en Asie, se transforme sous le poids des réalités géographiques et des conjonctures historiques non seulement en un lieu de résistance aux efforts centralisateurs de l'*Estado da Índia*, mais aussi en une petite ville catholique, fortement métissée et indigénisée. A l'ombre providentielle des ossements vénérables, une communauté portugaise de marchands libres ou privés (les *casados*) allaient défendre la légitimité de l'existence de leur ville, São Tomé de Meliapor, dans la structure coloniale de l'Asie portugaise.<sup>6</sup> Un demi-siècle de lutte entre les marchands indépendants et le gouvernement à Goa tourne précisément autour des saintes reliques de l'apôtre.<sup>7</sup>

Il y a néanmoins un troisième groupe d'acteurs, moins étudié, mais dont le rôle a été peut-être décisif dans cette lutte politique: ce troisième camp, lui-même fort hétérogène par sa composition et ses motivations, est constitué par le clergé catholique, religieux (jésuites, franciscains et augustiniens) et séculier. En contemplant leurs efforts et intuitions politiques, on ne peut s'empêcher de songer aux stratégies des évêques chrétiens de

---

<sup>6</sup> Les *casados* sont des colons portugais mariés avec des femmes locales.

<sup>7</sup> Ce thème était déjà approché dans une optique plus économique dans un excellent article de Sanjay Subrahmanyam, "Profit at the Apostle's Feet: The Portuguese in 16<sup>th</sup> century São Tome de Meliapor", *La découverte, le Portugal et l'Europe*, actes du colloque, 1988, Paris, 1990, pp.217-233 (repris dans Sanjay Subrahmanyam, *Improvising Empire: Portuguese Trade and Settlement in the Bay of Bengal, 1500-1700*, Delhi, 1990).

l'Antiquité tardive qu'a brillamment décrites Peter Brown<sup>8</sup>. Ils alternaient entre le rôle de chien de garde local des autorités coloniales ou royales contre les initiatives des habitants (*moradores*), celui de partisan résolu de la municipalité de la ville, et celui encore plus ambigu de promoteur de leurs propres projets politiques, non sans naturellement s'affronter mutuellement au moment où leurs effectifs s'accroissent. Toutefois, les religieux mirent à contribution leur savoir-faire organisationnel en matière de dévotion publique pour construire une communauté forte et légitime aux confins du monde chrétien. Ce sont ces religieux qui conçurent les instruments discursives nécessaires à une redéfinition de la géographie sacrée et à l'exercice de nouvelles formes de pouvoir local, en suscitant des mouvements de *reverentia* (ou *devotio*) émotionnels sous contrôle de l'église. Il semble clair que la réponse des habitants de São Tomé de Meliapor fut tout au plus mitigée face à ces efforts spirituels, d'autant qu'ils se confondaient souvent avec la menace "temporelle" des autorités à Goa. En même temps, la survie de la communauté, dont l'isolement accentuait la vulnérabilité en face de puissants voisins (hindous ou musulmans) opérant dans l'arrière-pays et autour de la Baie du Bengale et face à ses propres compatriotes à Goa, était étroitement liée à une sanctification géographique, enracinant durablement la ville dans la nouvelle géographie de la chrétienté d'Asie. Les seuls agents accrédités pour cette tâche étaient les religieux, dont la présence *intra muros* serait à jamais réclamée comme redoutée.

### *À la recherche de la sépulture; du messianisme de Dom Manuel au récit de Duarte Barbosa*

La recherche active de la sépulture de Saint Thomas sur la côte du Coromandel, au sud-est de l'Inde, avait débuté par une expédition ordonnée par le vice-roi Francisco de Almeida (1505-1509), et chargée d'explorer en 1507 les routes maritimes et commerciales vers la côte orientale de l'Inde et l'Asie du sud-est et de recueillir les informations sur l'emplacement exact du tombeau<sup>9</sup>. Le rapport des témoins directs de cette première mission est perdu, mais on sait toutefois qu'un an plus tard, dans le "*Regimento*" (ordonnance) de Diogo Lopes de Sequeira, le roi souligna à nouveau l'importance de la découverte du tombeau de l'apôtre ainsi

---

<sup>8</sup> Peter Brown, *Society and the Holy in Late Antiquity*, Berkeley, 1982; *The Cult of the Saints: Its Rise and Function in Latin Christianity*, Chicago, 1981; *Authority and the Sacred: Aspects of the Christianization of the Roman World*, Cambridge, 1995.

<sup>9</sup> Gaspar Correa, *Lendas da India*, (éd. Rodrigo José de Lima Felner), Lisbonne, 1858, t. 1, p. 739.

que celles des chrétiens orientaux qu'il fallait convaincre de tous les avantages d'une alliance avec les Portugais.<sup>10</sup>

Les premiers récits confirmant l'emplacement de la sépulture de Saint Thomas en Inde, depuis le retour de Pedro Álvares Cabral en 1501, parvinrent providentiellement au moment même où Dom Manuel nourrissait des idées de croisade contre les musulmans et de reconquête de Jérusalem.<sup>11</sup> Dans son enthousiasme messianique, il se pensait déjà prendre possession du tombeau de Saint Thomas en Inde, pour pouvoir, avec son autre pied sur le tombeau de Saint Jacques (à Compostelle), enjamber le monde musulman et atteindre son but, celui de détruire la Mecque avant la reconquête finale du Saint Sépulcre.<sup>12</sup> Les reliques de Saint Thomas, dans ce schéma visionnaire, représentaient l'arme ultime contre les musulmans.

Même si l'imaginaire militant des Portugais continuait de céder à l'attrait de ces reliques, les intérêts mercantiles et le succès des conquêtes territoriales avaient définitivement engagé les Portugais sur la côte occidentale de l'Inde, le Konkan et le Malabar, plutôt que sur la Côte du Coromandel. Après 1510, Goa, arraché au Sultan de Bijapur Yusuf 'Adil Khan Sawa'i (connu comme "Sabaio" ou "Idalcão" dans les textes portugais de l'époque) par la force et conservé ultérieurement par négociations auprès de ses héritiers, n'avait point à l'époque d'ossements célèbres, n'étaient ceux des Musulmans tués dont les Portugais se vantent à maintes reprises, alors que cette collection de petites îles était sur le point de devenir le point de rayonnement de l'entreprise portugaise en Asie.<sup>13</sup>

La bourgade de Mylapore - située à une soixantaine de kilomètres au sud de Pulicat, un centre commercial important de la côte de Coromandel, depuis lequel plusieurs *casados* portugais ainsi que ceux qu'on

---

<sup>10</sup>José Pereira da Costa, "Gaspar Correa et a lenda do apóstolo S. Tomé", in *II Seminário internacional de história indo-portuguesa, actas*, eds. Luís de Albuquerque et Inácio Guerreiro, Lisbon, 1985, pp. 851-868. "Regimento de Diogo Lopes", 13 February 1508, IAN/TT, CC, I-6-82, dans Bulhão Pato (éd.), *Cartas de Afonso de Albuquerque*, vol. 2, pp. 403-19

<sup>11</sup>Voir *The Voyage of Pedro Álvares Cabral to Brazil and India*, transl by William Brooks Greenlee, (Hakluyt Society, London, 1938), New Delhi, 1995, p. 49; Elias Lipiner, *Gaspar da Gama; Um Converso na Frota de Cabral*, Rio de Janeiro, 1987, p. 139; Voir aussi, Luís Filipe F. R. Thomaz, "A 'política oriental' de D. Manuel I e suas contracorrentes" dans *De Ceuta a Timor*, Lisbon, 1994, pp. 189-206.

<sup>12</sup>Chales-Martial de Witte, "Un projet portugais de reconquête de la Terre Sainte (1505-1507)", dans *Actas do Congresso Internacional de História dos Descobrimentos Portugueses*, V/1, Lisbonne, 1961, pp. 419-48.

<sup>13</sup>Sur les relations portugaises avec les rois de Bijapur, voir, Sanjay Subrahmanyam, "Notas sobre um rei congelado: O caso de Ali bin Yusuf Adil Khan, chamado Mealleção", R. M. Loureiro et S. Gruzinski, (eds.), *Passar as Fronteiras*, Lagos, 1999, pp. 265-290.

appelait les "rebelles" (*alevantados*) avaient établi leur commerce privé - continuait d'attirer les visiteurs.<sup>14</sup> Andrea Corsali, un marchand italien à Pulicat informe Giuliano de' Medici (écrivant de Cochin le 6 janvier 1516) que la plus importante église des chrétiens de Malabar se trouve sur la côte de Coromandel dans laquelle gît, d'après son compatriote Pietro Strozzi, qui avait déjà visité le lieu, la sépulture antique de pierre (*sepulcro antico di pietra*) de l'Apôtre.<sup>15</sup> "Dans l'église se trouvent des bas-reliefs avec des inscriptions illisibles; il y avait aussi une empreinte de pied de Saint Thomas sur une immense pierre".<sup>16</sup> Les traces de l'histoire ancienne, les inscriptions mystérieuses et les marques du surnaturel annonçaient déjà les futurs travaux portugais d'excavation, de déchiffrement et de reconstruction de ce lieu saint où, comme le dit Peter Brown dans un contexte similaire, la terre et les cieux se rencontrent en la personne d'un mort.<sup>17</sup>

Un autre marchand et écrivain portugais, Duarte Barbosa, qui au moment de la première expédition à la recherche de la sépulture était en train d'achever son compendium géographique de l'Asie portugaise et qui n'avait jamais visité Mylapore, raconte dans son récit de 1518 la vie et la mort de Saint Thomas en reproduisant les histoires orales des chrétiens de Saint Thomas, recueillies notamment dans la région de la ville de Kollam (or Quilon) sur la côte de Malabar. Son récit de la vie de Saint Thomas consacre ainsi une double fondation chrétienne en Inde, celle de la ville de Kollam et celle de Mylapore<sup>18</sup>.

D'après Barbosa, Saint Thomas avait commencé son apostolat sur la côte du Malabar par des miracles liés à la construction d'une grande église. La légende mêle deux lignes narratives, l'une brochant autour de l'alternance entre les obstacles (humains ou naturels) et leurs résolutions surnaturelles et l'autre s'appuyant sur une série de créations *ex nihilo*. Par exemple, les matériaux pour cette église apparaîtront mystérieusement dans le port sous la forme d'un grand tronc d'arbre qu'aucune force humaine, même aidée par un grand nombre d'éléphants, n'avait réussi à bouger. Saint Thomas proposa ensuite de le déplacer en demandant au roi de lui céder le tronc ainsi qu'une place pour construire son église. Le roi incrédule lui accorda sa requête, tout en se moquant de lui, mais Saint Thomas sut surmonter ce premier obstacle grâce à une intervention divine. Il alla

---

<sup>14</sup> Les marchands privés, et à la limite de "l'illégalité" d'après l'opinion de l'*Estado da Índia* sont également appelés *chatins*, *lançados*, *desorelhados*, etc.

<sup>15</sup> Sanjay Subrahmanyam, " 'Um bom homem de tratar': Piero Strozzi a Florentine in Portuguese Asia, 1510-1522", *Journal of European Economic History*, vol., XVI, (3), 1987, aussi dans son *Improvising Empire*.

<sup>16</sup> Giovanni Battista Ramusio, *Navigazioni e Viaggi*, ed. Turin, 1979, vol. 2, p. 32.

<sup>17</sup> Peter Brown, *Society and Holy in Late Antiquity*, Berkeley, 1982, p. 225.

<sup>18</sup> Duarte Barbosa, *The Book of Duarte Barbosa*, (trad. en anglais par M. L. Dames, Hakluyt Society, 1918), Millwood, N.Y., 1967, vol. 2, pp. 98-101, 126-129.

ensuite nourrir et payer les charpentiers et les autres travailleurs employés à la construction de son église en transformant en riz et en argent le sable et le bois. Après ces miracles, une grande foule se précipita pour obtenir le baptême et bientôt le nombre grandissant des chrétiens finit par menacer le roi de Kollam et les "païens". Face à ce nouvel obstacle à son apostolat, Saint Thomas quitta la côte du Malabar pour s'installer à Mylapore sur la côte du Coromandel (" Charamandel").

Barbosa organise son texte par taxinomie géographique, en suivant l'expansion portugaise du cap São Sebastião<sup>19</sup> sur la côte orientale de l'Afrique jusqu'à la Chine, en sorte que la conclusion de l'histoire de Saint Thomas est reportée à la fin de la description des îles et des ports principaux le long de la côte qui contourne le sud de l'Inde. Son texte, qui devient à la fois un espace de pèlerinage et de cartographie, nous emmène dans l'ancienne ville de Mylapore, rétrécie immédiatement puisqu'elle est "presque déserte", tandis que le sépulcre et le récit de la mort de Saint Thomas se dilatent en effaçant le lieu géographique purement terrestre. La mer est un des autres éléments qui facilitent cet effacement en s'approchant du tombeau, mais le récit de Barbosa ne contient pourtant pas encore la prophétie, qu'on trouve dans un document de 1530 (le texte d'une enquête officielle sur la découverte du tombeau) et qui annonce l'arrivée des "blancs" après la submersion de l'ancienne ville.<sup>20</sup>

Le récit de la mort de l'apôtre Saint Thomas s'inscrit résolument dans le registre du fantastique et de l'exotique. Il est composé notamment de fragments empruntés à la tradition śivaïte locale, mêlées d'éléments chrétiens d'origine chaldéenne, tels que la figure du paon, qui pour les śivaïtes représente le véhicule (*vahana*) du dieu Murugan (Śiva), tandis que l'église chaldéenne (syrienne) emploie le même motif pour symboliser l'immortalité de l'âme (le paon est, en fait, identifié au phénix).<sup>21</sup> Barbosa suggère un martyr presque accidentel,

---

<sup>19</sup>São Sebastião ou Cape Saint Sebastian situé est au nord de Cape Corrientes - le point le plus au sud atteint par les marchand arabe à l'époque de la découverte portugaise. Voir Barbosa, *The Book*, vol. 1, p. 3

<sup>20</sup> "[...] E que o Samto Apostolo dysera que ao tempo que o mar chegasse a sua casaa vyryam gemstes bramquas a esta tera", cité dans José Pereira da Costa, "Gaspar Correa", p. 861; Dans le texte anonyme d'un jésuite – *Conquista da India per humas e outras armas reaes, e evangelicas* - conservé au British Museum dans la collection Egerton (no.1646) et imprimé dans António da Silva Rego, *Documentação Ultramarina Portuguesa*, Lisbonne, 1960, vol. 1, pp. 409-411 – les "gens blancs" sont remplacés par "gente do Ponente" (les gens de l'Occident), mais en même temps les ossements de Saint Thomas retrouvés après l'excavation en 1522 sont jugés être "muito alvos" (très blancs) comparés aux autres restes mortels d'un roi du pays converti par l'Apôtre. Une hiérarchie de couleur est subtilement soulignée, avec le "blanc" défini comme plus proche de la "sainteté" (chrétienne).

<sup>21</sup> Le folklore, la mythologie et la littérature tamoule des jains, des musulmans et des hindous accorde à la localité de Mayilāpūr ("la cité des paons) un statut particulier dans la géographie sacrée de la région. Par exemple, un des plus fameux poète Tamoul, qu'on soupçonne d'avoir été Jain,

durant la métamorphose du saint en paon alors tué par la flèche d'un chasseur. Mortellement blessé, Thomas s'envole vers le ciel, reprend sa forme humaine et tombe au sol en imprimant une pierre avec ses pieds nus. Le thème de l'empreinte du pied a une longue tradition en Inde, que l'on trouve également en des lieux sanctifiés par le Bouddhisme ou l'Islam.

Ce n'est qu'après son enterrement que les habitants de la ville commencèrent à vénérer Saint Thomas comme leur saint homme. Plus tard, en guise d'affirmation de son autorité sacrée, indépendante de l'emprise communautaire de la localité, la première relique de l'apôtre apparaît dans l'histoire de Barbosa en resurgissant à proprement parler de la tombe: il s'agit de la main droite du saint qui refusa d'être enterrée, facilitant ainsi le contact immédiat entre l'au-delà et le monde humain. La main droite, comme on le sait, porte une signification particulière pour les apôtres et les confesseurs, car c'est par elle que s'opèrent les baptêmes ou les bénédictions, mais celle de Saint Thomas puisait une puissance supplémentaire par le fait qu'elle avait effleuré les stigmates du Christ. Fidèle à une logique narrative bien établie à l'époque, la clef explicative qui s'impose alors est celui du vol de la relique, le *topos* dans la littérature médiévale en Occident qui fonctionne, comme l'a bien montré Patrick Geary, comme un acte d'authentification des objets sacrés.<sup>22</sup> Frappée d'un coup de sabre par un Chinois venu en pèlerinage pour emporter les reliques, la main droite se replie pour toujours dans l'abysse du tombeau. Mais c'est aussi à cause de la disparition de cette main puissante et fertile que le monde terrestre autour de son tombeau tombe en ruine, retournant à l'état de nature sauvage où "tout est couvert de broussailles" et où même les dévots de Saint Thomas ne sont plus nécessairement des chrétiens. Les musulmans et les païens le réclament également comme protecteur et c'est d'ailleurs un "Maure" qui allumait les lumières dans l'église érigée au-dessus de sa sépulture et décorée à l'intérieur par les croix et les bas-reliefs de paons. Les chrétiens de l'Inde, résume Barbosa dans son chapitre sur Mylapore, faisaient le pèlerinage et ramassaient la terre du tombeau réputée pour ses qualités thaumaturges.

---

Tiruvalluvar, non seulement résidait en ce lieu au Ve siècle, mais d'après la tradition locale, certaines de ses actions miraculeuses ressemblent à s'y méprendre à celles de Saint Thomas. G. U. Pope, *The Sacred Kurral of Tiruvalluva Nayanar*, (Oxford, 1886) New Delhi, 1995; L'hagiographe jésuite de François-Xavier, João de Lucena, mentionne Valuer, un philosophe-théologien local comme contemporain de l'Apôtre. Lucena, *História da Vida do Padre Francisco de Xavier*, (Lisbon, 1600), édition fac-similé, Lisbon, 1952, p. 96-7; Voir Henry Hosten, *Antiquities from San Thomé and Mylapore*, Calcutta, 1936 et "Saint Thomas and San Thomé, Mylapore", *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1923, 19, pp. 153-236.

<sup>22</sup> Patric J. Geary, *Furta Sacra: Thefts of Relics in the Central Middle Ages*, Princeton, 1990

La suite des lieux décrits par Duarte Barbosa renvoie à une cartographie du désir et invite à l'invasion. Dans la ville de Mylapore, réduite à la sépulture de Saint Thomas, les seules objets de valeur se résument aux reliques de l'apôtre, mais le texte de Barbosa opère cependant une réduction supplémentaire. Car même s'il nous est aujourd'hui difficile d'établir exactement les sources de ses informations, il semble certain que le texte ignore ou efface toutes les références aux récits de la vie du Saint déjà bien connue en Occident. On cherche ainsi en vain la trace narrative des *Actes* (Apocryphes) de Thomas, texte syriaque traduit en grec et latin (du Ve ou VIe siècles) et qui avait trouvé sa place dans le *Flos Sanctorum* publié à Lisbonne en 1513. Barbosa choisit donc de s'appuyer uniquement sur le savoir local des chrétiens syriens du Malabar. Aucune hésitation n'apparaît à propos du transfert présumé du corps de Saint Thomas vers d'autres contrées (Edesse, Chios, et puis Ortona). Grégoire de Tours (538-594), par exemple, évoque la tradition syrienne en déplaçant sa sépulture de l'Inde vers Edesse.<sup>23</sup> La même affirmation est reproduite dans les *Voyages de Sir John Mandeville*, une compilation des itinéraires médiévaux du XIVe siècle largement diffusée en Europe après sa publication originale en anglais en 1499.<sup>24</sup> La seule source textuelle européenne que Barbosa connaissait probablement était le livre de Marco Polo, lequel mentionne également les reliques de terre et la métamorphose en paon, mais localise l'emplacement de la sépulture, de manière plus approximative, "dans la province du Maabar".<sup>25</sup>

Même si Barbosa avait vérifié ses informations dans le livre de Marco Polo, ses propres informateurs chrétiens sur la côte Malabar avaient une riche tradition des miracles de Saint Thomas liée à leurs propres origines. Et c'est cette tradition locale que les "premiers" découvreurs portugais allaient fondre dans leur récits pour autoriser le lieu en tant que fondation de leur comptoir (São Tomé de Meliapor) sur la côte de Coromandel..

### *La découverte de la sépulture*

---

<sup>23</sup>*De gloria Martyrum et Confessorum*, I, XXXij, pp. 70-72, cité dans Thomaz, "A lenda de S. Tomé", p. 383; W. R. Philipps, "The Connection of Saint Thomas the Apostle with India", *The Indian Antiquary; A Journal of Oriental Research*, vol. XXXXII, 1903, pp. 1-15, 145-160.

<sup>24</sup>Voir, *Mandeville's Travels: Texts and Translations*, ed. Malcolm Letts, Hakluyt Society, 2<sup>nd</sup> ser., 2 vols., London, 1953. Les textes manuscrits du XVe se trouvent au British Museum. Voir aussi, Stephen Greenblatt, "From the Dome of the Rock to the Rim of the World", dans *Marvelous Possessions; The Wonder of the New World*, Chicago, 1991, pp. 26-51.

<sup>25</sup>Marco Polo, *The Travels*, Penguin Classics, 1980, pp. 274-277.

En 1517 un petit groupe de Portugais de retour de Malacca fut persuadée par les marchands arméniens de Pulicat, dont un certain Coje Escandel ou Codi Ficander, d'aller en pèlerinage à la sépulture, à six jours de distance.<sup>26</sup> Cette première découverte officielle figure dans toutes les chroniques importantes de l'époque, de João de Barros, Fernão Lopes de Castanheda et de Gaspar Correa.<sup>27</sup> Une lettre écrite en Juillet 1517 par Manoel Gomes, qui participe à une autre expédition à partir de Pulicat peu de temps après, est le seul témoignage contemporain de cette première visite des lieux saints.<sup>28</sup> On retrouve également quelques échos du récit de Barbosa dans la lettre de ce commerçant portugais: la mort de Saint Thomas, les miracles du riz et de l'argent, le miracle de la construction de l'église à partir d'un unique arbre, mais cette fois-ci à Mylapore et non pas à Kollam, etc. La plus grande partie de son récit se fonde en revanche sur un contact visuel direct. Il décrit d'un oeil précis l'état, la taille et les décorations de l'église dans laquelle se trouve la sépulture et confirme la présence d'une pierre portant empreinte du pied du saint.

Il offre ensuite son estimation "démographique" à propos de l'endroit alors quasi désert et ajoute une explication "historique", selon laquelle les eaux qui n'avaient submergé pas moins de quatre villes anciennes étaient vraisemblablement liées à la disparition des chrétiens et à la reconquête par un souverain païen des terres qui avaient appartenu à l'église de l'apôtre. Du point de vue de Gomes, l'endroit présentait donc un potentiel de richesses considérables et son état en ruine signifiait la carence de pouvoir légitime. Les conditions semblaient par conséquent justifier une occupation territoriale.

Son texte manque cependant de toute réflexion sur la présence spirituelle de l'apôtre en ce lieu saint, et cela est d'autant plus frappant qu'il écrit sa lettre dans la *casa* (maison, église) même de l'apôtre et ajoute à son récit la présence d'un deuxième tombeau, celui de l'apôtre Saint Matthieu, dans la même église. Le fait que deux apôtres n'aient pas touché le coeur de ce modeste Portugais, ou le fait qu'il n'ait tout simplement pas jugé opportun de manifester sa propre dévotion, signifie peut-être qu'en 1517, les priorités immédiates des Portugais dans ce petit village de pêcheurs n'étaient pas guidées par leur seul mouvement de piété. L'urgence était sans

---

<sup>26</sup> Khoja est le titre qui désigne un marchand persan, mais il est aussi utilisé comme nom propre parmi les Arméniens de Mylapore et Madras. Schurhammer identifie Escandel comme Iskander (Alexandre), voir G. Schurhammer, *Francis Xavier, His Life, His Times*, (trad.), Rome 1977, vol. 2, p. 567.

<sup>27</sup> Correa, *Lendas da India*, vol. 2, pp. 722-6; Fernão Lopes de Castanheda, *História do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*, Porto, 1979, vol. 1, pp. 128-9.

<sup>28</sup> António da Silva Rego (éd.), *Documentação para a História das Missões do Padroado Português do Oriente* (ci-après Silva Rego, *Documentação*), vol. 1, p. 296-299. Les deux copies de l'original dans la Biblioteca Nacional (cod. 7638, doc. 87) et dans la Biblioteca de Ajuda (50-VI-21) à Lisbonne. Gomes se présente comme *criado* (employé, serviteur) do Dom Pedro do Castel Branquo.

doute ailleurs et concernait l'évaluation rapide des modalités d'une éventuelle fondation d'un nouveau comptoir commercial autour de la sépulture du saint.

Pour le chroniqueur Gaspar Correa, qui faisait partie d'une expédition officielle envoyée à Mylapore en 1521 par le gouverneur Duarte de Menezes, la vue du lieu de la sépulture inspire une certaine "tristesse", "dévotion dans les coeurs", "souvenirs de péché" et provoque le tremblement de son corps. On avait le sentiment, ajoute Correa, de se trouver en terre sainte. Ce moment de "conversion" est opposée à la vie à Pulicat et au voyage jusqu'à l'église de l'Apôtre pendant lequel ils avaient "chanté, s'étaient amusé en mangeant et en buvant beaucoup."<sup>29</sup> Le lieu inspire un certain calme intérieur "auprès des pieds" de Saint Thomas.<sup>30</sup> Cette qualité de sobriété, de pieuse quiétude et de refuge loin du monde allait devenir le *topos* des lettres écrites par les colons portugais, qui avaient peu après commencé à peupler les environs de la *samta casa*.

L'ambiguïté, qui deviendra plus tard une opposition, s'installe entre deux conceptions de São Tomé de Meliapor: celle du lieu saint, d'une part, et celle du refuge loin du monde que gère une communauté en retrait, de l'autre. La première relève d'une politique "officielle", "métropolitaine" et "centralisatrice", alors que la deuxième émane d'une initiative locale, "décentralisatrice" et frisant l'illégitimité. Cette tension entre les deux point de vue persistera jusqu'à la fin des années 1560. L'invention et la contrôle des reliques jouent un rôle important dans cette rivalité entre la vision "officielle" des autorités de Goa, et celle de la communauté autonome des marchands portugais implantés à Mylapore.

### *L'excavation des reliques; deux témoignages oculaires*

La reconstruction ou réparation de la chapelle de Saint Thomas (*Samta Casa*) et l'excavation des reliques en 1523 sous le mandat de Manuel de Fryas, le *feitor* et puis le capitaine de la côte de Coromandel, coïncident avec le début de l'établissement portugais à Mylapore. Deux frères, ayant antérieurement assisté à la découverte de la sépulture en 1517, avaient déjà habité l'endroit et les deux témoignages (procès-verbaux) de l'un d'entre eux, Diogo Fernandez, furent enregistré en 1533 et en 1543.<sup>31</sup>

<sup>29</sup>Correa, *Lendas da India*, vol. 2, p. 726. Il assiste aussi à la messe du Corpus Christi dans la chapelle.

<sup>30</sup>"Descansar-se aos pés do Santo Apóstolo" cité dans Subrahmanyam, *Improvising Empire*, p. 47.

<sup>31</sup>Gaspar Correa suit le texte de témoignage de Diogo Fernades de 1533, conservé dans ARSI Goa 31, ff. 18-25v, voir *Lendas*, vol. 2, p. 725. Le document conservé dans ARSI, Goa 49. ff. 125-131), *Auto de huma enformação que o padre vigário, Gaspar Coelho, chegando a esta terra tomou de Diogo*

Le projet officiel manifeste une volonté directe d'appropriation, voire de confiscation au profit de Goa ou du Portugal. La fameuse pierre avec les empreintes du saint a été cassée et envoyée "en Inde", c'est-à-dire à Goa dès 1517. Correa mentionne qu'en 1521, il n'a pu apercevoir qu'une partie de cette pierre, portant la trace d'un pouce. Dans un autre document écrit par Correa, on apprend en outre que les trois croix en bois retrouvées au-dessus de la porte furent pareillement envoyées à Dom Manuel au Portugal, en raison de leur ressemblance à celle de la dynastie d'Avis.<sup>32</sup>

Plus tard, pendant les travaux de réparation de l'église effectués par le maçon Vicente Fernandes, et surveillés de très près par le prêtre Antonio Gil, tous deux envoyés par Fryas, les tombeaux des disciples ou des dévots de Saint Thomas autour de sa propre sépulture furent ouverts l'un après l'autre et leurs ossements exhumés. L'identification des tombeaux et des reliques était pourtant fondé sur les informations recueillies sur place, à travers ce que l'on peut deviner avoir été une complexe négociation entre les aspirations des Portugais et les interprétations des Tamouls du lieu. On découvre ainsi que le Saint Matthieu mentionné par Gomes devient alors Tane Mudeliar, dont le nom est traduit de manière imprécise comme "Thomas serviteur de dieu", et on lui accorde le statut d'un roi local converti par l'apôtre. Finalement, la décision fut prise d'extraire les reliques du corps de Saint Thomas pour pouvoir consolider le mur fondateur de l'église.

D'après Diogo Fernandes, les premiers habitants de la future ville de São Tomé, son frère Bastião (ou Sebastião) et lui-même, étaient opposés à ce projet, mais le prêtre Antonio Gil les avait convoqués au nom de l'apôtre, au nom du roi et au nom de gouverneur Dom Duarte de Meneses. L'opposition de Fernandes découlait probablement d'une expérience postérieure à 1523. Une fois les reliques de Saint Thomas (quelques os, un bout de lance de fer ou d'instrument de son martyr et un pot rempli de sable rouge) exhumées et placées dans un petit coffret dont la clef fut envoyée au Vice-Roi à Goa, ces dernières devinrent bien vulnérables aux vols et partages, mais aussi au détournement vers les lieux d'autorité

---

*Fernandes, aqui casado e morador sobre as cousas do apostolo S. Thome*, (mai 22, 1543) ), reprend *verbatim* certaines informations, tout en omettant d'autres. Le dernier document est une copie de 1601 à laquelle sont attachées deux autres documents signés par l'évêque de Cochin, Dom Frey André de Santa Maria, concernant le tombeau et les reliques de Saint Thomas à Mylapore. Les trois textes ont été publiés par N. Figueiredo dans *Esplendores da Religião*, 2, Nova Goa, 1930. La traduction en anglais est: N. Figueiredo, *Saint Thomas, the Apostle in Mylapore*, Madras, 1934. Le dernier texte est également traduit et publié dans Carmel Iturriotz, " Three Saint Thomas Documents", *Kerala Society Paper*, vol II, 1932, ser. 9, pp. 205-224.

<sup>32</sup>Les croix identifiées comme étant similaires à la croix de la dynastie portugaise de Avis, la dynastie de Dom Manuel.

qu'étaient alors Goa et Lisbonne, à l'instar de ce qui venait de se dérouler avec les empreintes des pieds de l'Apôtre.

En 1525, un autre prêtre, le franciscain Alvaro Penteado, de retour à Mylapore après son premier, court et difficile séjour en 1522, s'empare des reliques en brisant la serrure du coffret et les cache dans une boîte en bois sous l'autel, hors de portée des habitants portugais, dont le nombre avait crû entre temps. Quelques années avant 1530, l'animosité des habitants portugais de São Tomé, qui le menaçaient de mort, avait contraint Penteado de s'enfuir précipitamment vers Cochin.<sup>33</sup> La chapelle avec la sépulture de l'Apôtre était alors enchâssée dans une nouvelle église et cette structure avait pris des formes de fortification. En 1543, une autre église fut ajoutée à côté de la première et deux chapelles furent construites sur les anciens tombeaux trouvés à l'écart de la sépulture du saint.<sup>34</sup>

Mis à part les deux témoignages de Diogo Fernandes, le premier en 1533 et celui de 1543, recueilli par Gaspar Coelho, le prêtre séculier qui figure dans toutes les hagiographies de la vie de Saint François-Xavier à qui il avait accordé l'hospitalité en 1545, une autre enquête officielle sur le lieu saint avait été conduite à la demande de Jean III. La commission fut d'abord confiée par le gouverneur Nuno da Cunha (1529-38) à Ambrosio do Rego, le capitaine du Coromandel, qui n'était guère enthousiaste à l'idée de s'occuper de cette affaire; la tâche revint finalement à son successeur Miguel Ferreira, lui-même habitant (*morador et pessoa principal*) de la ville.<sup>35</sup> Les dépositions de Diogo Fernandes et l'enquête de 1530, d'après un abrégé préparé par Gaspar Correa, mettent en lumière le caractère difficile des relations entre les autorités portugaise de Goa et les habitants de Mylapore.<sup>36</sup>

Conduite selon un schéma précis à partir des questions préparées au Portugal, l'enquête est menée à Pulicat sous la surveillance de Ferreira et s'appliquait en fait à confirmer que l'occupation des marchands portugais, devenue une initiative individuelle et locale, était un acte divin et même miraculeux, opéré par Saint

---

<sup>33</sup>Silva Rego, *Documentação*, vol. II, pp. 357-62; p. 197.

<sup>34</sup>Correa, *Lendas*, vol. 2, pp. 86-689. A. M. Mundadan, "The Portuguese Settlement in Mylapore", *Indian Church History Review*, vol. III, No. 2, Dec., 1969, p. 109.

<sup>35</sup> Voir l'excellent article de Jorge Manuel Flores, "Um 'homem que tem muito crédito naquelas partes': Miguel Ferreira, os 'alevantados' do Coromandel e o Estado da Índia", *Mare Liberum*, No. 5, 1993, pp. 21-37.

<sup>36</sup>Pour le texte conservé dans les "Crónicas de Portugal e Índia até 1533" à Torre do Tombo à Lisbonne, voir José Pereira da Costa, "Gaspar Correa". Voir aussi, Jerónimo Quadros, "Epigrafia Índica, Uma Inscrição em Pahlavi", *Boletim do Instituto Vasco da Gama*, Bastorá, 1932, No. 14, pp. 1-31.

Thomas lui-même et par le truchement de ses reliques. Si bien que la "transcription" des témoignages, dont le but initial était de rassembler des faits "véridiques", parvient à détourner les intentions officielles en définissant Mylapore comme un espace doublement imaginaire: le site ultime de l'histoire de Saint Thomas et le lieu d'une utopie mercantile, un espace portugais et chrétien mais situé en un territoire "hors taxe", à l'écart du contrôle des institutions administratives coloniales.

Notons d'abord qu'aucun *morador* portugais de Mylapore ne figurait parmi les témoins, puisque leur objectivité "laïque" aurait pu être contestée, excepté le prêtre séculier Antônio Gil. La parole est donc donnée prioritairement aux deux religieux chaldéens qui travaillaient parmi les chrétiens de Saint Thomas sur la cote du Malabar depuis leur arrivée en Inde en 1503. Les récits des évêques Abuna (Mar Jacob) et Jorge (Mar Denha) concernant la vie et la mort de Saint Thomas divergeaient sur un point assez important, sinon crucial, pour l'histoire de Mylapore<sup>37</sup>: Abuna avait notamment, dans une déposition longue et détaillée, repris la tradition syrienne des *Actes de Saint Thomas*, selon laquelle le corps de l'apôtre avait été à une époque antérieure déterré et emporté à Edesse.<sup>38</sup>

Même si l'énonciation de ce "fait" pouvait s'avérer une menace pour les habitants de Mylapore, le danger était encore plus important pour la légitimation du projet colonial global des Portugais. Si l'enquête de 1530 s'engageait à mettre à jour une information aussi périlleuse, ce n'est que pour mieux l'atténuer et l'éluider. L'enquête elle-même se présente en réalité comme la garante du discours sur les reliques de Saint Thomas, dont les vrais gardiens des reliques sont les habitants portugais de Mylapore.

Les témoignages qui suivent, s'appuient sur la tradition malabare, l'une à travers l'évêque Jorge et l'autre par six hommes de la région (Chego, un musulman de Pulicat; Bayo Bamdar, un gentil de Mylapore; Amchamcho, gentil du pays; un vieux brahmane, Cunachatym, indigène du pays; Cojale, le musulman, *xabandar* de Pulicat) qui parlaient tous "comme par la même bouche" et auquel on accorda une voix unique

---

<sup>37</sup> D'après Schurhammer, l'évêque syrien (ou *abuna*) Mar Denha est mort peu après son arrivée. Georg Schurhammer, "Three letters of Mar Jacob bishop of Malabar, 1503-1550", and "The Malabar church and Rome before the coming of the Portuguese. Joseph the Indian's testimony", *Orientalia*, Rome, 1963, pp. 333-349 and 351-363. Thèse contestée dans: Luís Filipe Thomaz, "A carta que mandaram os padres da Índia, da China e da Magna China – um relato siríaco da chegada dos Portugueses ao Malabar e o seu primeiro encontro com a hierarquia cristã local", *Revista da Universidade de Coimbra*, vol. XXXVI, 1991, pp. 149-150. João Paulo Oliveira e Costa, "Os Portugueses e a cristandade siro-malabar (1498-1530)", *Studia*, Lisbon, no. 52, 1994, p.135.

<sup>38</sup> Identifiés comme un texte apocryphe des premières décennies du troisième siècle, les Actes sont écrits en syrien et très rapidement traduits en Grec. Le texte s'inscrit entièrement dans la tradition gnostique. W. Wright, ed., *Apocryphal Acts of the Apostles*, London & Edimburgh, 1891, vol. 1; Voir, Thomaz, "A Lenda", p. 405, 410.

dans le texte. Tous certifiaient qu'aucune "translation" des reliques n'avait été faite par les Arméniens d'Edesse. A la fin du XVIe siècle, l'opinion générale était que les habitants de Mylapore avaient en fait trompé les Arméniens en leur montrant le tombeau d'un disciple de Saint Thomas. Gaspar Correa s'élève naturellement pour défendre la tradition malabare. En inscrivant brièvement son expérience spirituelle à la proximité du saint douze ans auparavant, Correa insiste néanmoins sur le fait que les environs de la sépulture étaient déjà sillonnées par des excavations sur une très large étendue. Les "gens de la terre" y cherchaient l'or et découvrirent d'énormes maisons avec les terrasses, les salons et les chambres, et les puits et les réservoirs d'eaux, ainsi que des *azulejos* en couleur.

Cette ville souterraine, à moitié submergée par les eaux selon la prophétie de l'apôtre qui annonçait l'arrivée d'occidentaux professant la "vraie" foi et la fin des inondations, dont témoignent tous les récits recueillis par les Portugais, sert de fondation invisible et symbolique à la ville des "*casados*".<sup>39</sup> Ce sont des éléments aquatiques prééminents dans les miracles de Saint Thomas qui établissent le lien, au moins dans le texte de Correa, entre le peuplement ancien et les maisons portugaises d'alors, car ces dernières furent toutes érigées après 1523 sur de vieux puits désaffectés.<sup>40</sup> Ces eaux à nouveau libérées avaient stimulé la croissance de la ville et en 1534, on dénombrait déjà une trentaine de demeures (*moradas*) en pierre, même si, comme l'ajoute Correa, tout s'était passé contre la volonté des gouverneurs de l'Inde, contre celle du Roi et contre celle des "gens de la terre", par la seule volonté divine ou de l'Apôtre.

### *La fondation de Mylapore; le commerce et la spiritualité*

Aux yeux de Correa, la fondation de São Tomé de Meliapour était ainsi une création surnaturelle qui ne suivait pas les mêmes chemins que la politique terrestre. En même temps, les affaires de ce monde étaient sans doute plus compliquées que ce qu'il nous en suggère, mentionnant l'opposition des gouverneurs au peuplement de

---

<sup>39</sup> Cette prophétie était connue par les historiens portugais (Barros, Correa, etc.) et trouve même écho dans l'épopée de Luís de Camões, *Lusíadas*, (1e éd., Lisbon, 1572), X, 109. La destruction de la ville côtière par l'océan semble avoir été déjà une tradition établie au moment de l'arrivée des Portugais. Manuel Gomes note en 1517 que les habitants lui avaient parlé des quatre villes submergées par les eaux. Silva Rego, *Documentação*, vol. 1, p. 297; Melchior Nunes Barreto avait aussi recueilli en 1567 des témoignages concernant les ruines submergées, à partir des noms des lieux utilisés par les pêcheurs. Voir, Joseph Wicki, S.J., *Documenta Indica*, Rome, 1962, (ci-après DI) vol. 7, p. 199-200.

<sup>40</sup> José Pereira da Costa, Gaspar Correia, p. 863. La source sur *cinna malai*, aujourd'hui faisant partie de faubourg de Saidapet à Madras est réputé d'avoir été miraculeusement ouvert par Saint Thomas. Les canettes d'eau curatif sont en vente aux pèlerins.

Mylapore au motif de la pénurie en hommes prêts à servir en Inde. On sait par ailleurs que les premiers *moradores* de São Tomé étaient des déserteurs portugais des garnisons de Cochin et Malacca, qui s'étaient lancés dans le commerce privé pour leur propre profit, et cela souvent au détriment du commerce royal. Parmi ces derniers, il y avait des gens "respectables" comme Diogo, Bastião Fernandes et d'autres, qui allaient former une élite locale prête à résister au contrôle centralisateur des gouverneurs de Goa et de leurs représentants à Pulicat, les capitaines du Coromandel.

Les gouverneurs n'étaient cependant pas tous favorable à une forte centralisation et au moins pendant les premières deux décennies, la politique officielle alternait entre le courant "dirigiste" introduit avec Afonso de Albuquerque (1509-1515) et le courant de la politique de "*grande soltura*" (la grande liberté) privilégiant les intérêts des marchands privés (*casados*) associés à Francisco de Almeida (1505-1509) et Lopo Soares de Albergaria (1515-18). Durant les années 1520, il y avait presque 200 Portugais à Pulicat, actifs dans le commerce privé sur la côte de Coromandel jusqu'au Bengale et dans l'Asie du sud-est (Martaban, Tenasserim).<sup>41</sup> L'image de ces Portugais hors de portée de l'autorité officielle était celle de bandits, pirates et autres renégats, et les gouverneurs comme Diogo Lopes de Sequeira (1518-1522) ou Duarte de Meneses (1522-1524) essayèrent d'enrayer l'effritement économique, social et géographique que l'institution de *casados* contribuait à provoquer. Les projets de reprise en main n'était pourtant ni conçus, ni exécutés de manière cohérente, mais c'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la "découverte" de la sépulture de Saint Thomas et l'opposition officielle à l'établissement de la ville de São Tomé de Meliapor à laquelle se réfère Gaspar Correa.

Pendant les années 1530, São Tomé de Meliapor s'était constitué en un comptoir des marchands presque indépendants, précurseur d'un demi-siècle de la ville de Macau. Mais le statut de ces *casados* est demeuré fort ambigu, frôlant l'illégalité. Pour combattre de telles accusations, les habitants s'adressèrent à Jean III directement en 1535 et utilisèrent la présence des reliques de Saint Thomas pour se présenter comme une communauté sanctifiée par l'Apôtre.<sup>42</sup> Tout d'abord, au début de leur lettre, par un jeu de mot ou d'associations

---

<sup>41</sup>Sanjay Subrahmanyam, *The Portuguese Empire in Asia 1500-1700; A Political and Economic History*, London, 1993, p. 71-72. Voir aussi, Geneviève Bouchon et Luís Filipe Thomaz, *Voyage dans les deltas du Gange et de l'Irraouaddy*, 1521, Paris, 1988; George Winius, "The Shadow Empire of Goa in the Bay of Bengal", *Itinerario*, 1983, VII/2, pp. 93-101; Luís Filipe Thomas, *De Malacca a Pegu, viagens de um feitor português (1512-1515)*, Lisbonne, 1966.

<sup>42</sup>Lettre des habitants de São Tomé de Meliapor au roi, D. João III, 27 dec. 1535, IAN/TT, Gavetas, XI-8-18; Une autre copie (du XVIIIe siècle) se trouve à la Biblioteca Nacional, Reservados, 176,ff. 1-5r. La lettre de IAN/TT est publié dans António da Silva Rego, eds, *As Gavetas da Torre do Tombo*, Lisbonne, 1962, vol. 2, pp. 712-715.

peu subtil, la *Samta Casa*, la petite église de Saint Thomas, est identifié comme l'endroit même où habite une soixantaine de ménages de *casados* ("*Samta Casa e moradores dela*"). Comme si cette communauté vivait en permanence dans une église, jouissant des bénédictions permanentes de ce lieu. La suite de la lettre est une rapide chronique du peuplement de l'endroit, mêlée du rappel des travaux effectués sur l'église et de l'excavation des reliques. Les habitants soulignent aussi que dès que l'église fut reconstruite, avec leur propre argent (*cynquo hou seis mill cruzados*), tous les hommes avaient épousé leurs servantes, avec lesquelles ils avaient des enfants, et que les quatre prêtres et le vicaire, financés également par les habitants de la ville, étaient en train de convertir des centaines (1800) des païens. Survivant eux-mêmes avec grande peine, dans une situation politique pour le moins précaire au milieu des ennemis musulmans et de païens souvent hostiles, ils avaient aussi, ajoutaient-ils, envoyé leurs hommes se joindre aux expéditions militaires entreprises par les gouverneurs de *l'Estado da Índia* comme, par exemple, celle de Nuno da Cunha en 1535 qui avait réussi à consolider l'emprise portugaise à Diu.<sup>43</sup> En conclusion, après avoir fait les preuves de la parfaite organisation de leur établissement en tant que communauté religieuse, morale et économiquement indépendante, ils demandent une *alvara* (une charte) de Jean III garantissant leur statut particulier dans le système officiel portugais (la lettre est endommagée précisément là où la demande était formulée).

Mais avec le changement de gouverneur en 1538, les *casados* de São Tomé de Meliapor se retrouvèrent directement menacés par les autorités de Goa, notamment le vice-roi Garcia de Noronha (1538-40) qui avait envisagé un assaut sur la ville en 1539 pour venir à bout du réseau des marchands privés du Coromandel.<sup>44</sup> La capture des reliques de Saint Thomas et leur transfert à Goa étaient naturellement une des priorités. Même si, pour des raisons complexes propres à la géopolitique portugaise de l'époque, la ville fut épargnée, Goa continuait de guetter l'occasion pour s'emparer de ce trésor précieux que représentaient les reliques d'un Apôtre, pour pouvoir sanctifier son propre territoire. Goa avait de plus en plus besoin d'un saint fort et authentique pour pouvoir affirmer sa juste place dans la géographie providentielle de la chrétienté en Asie.

Le conflit entre la communauté "indépendante" des marchands portugais de São Tomé de Meliapor et les autorités de Goa se compliqua encore une fois du fait de la présence des religieux qui essayaient également

---

<sup>43</sup>Sanjay Subrahmanyam, "Cronica do Reis de Bisnaga e a Crónica do Guzerate: Dois Textos Indo-Portugueses do Século XVI, *Os Construtores do Oriente Português*, Porto, 1998, pp. 131-153; Lopo de Sousa Coutinho, *História do Primeiro Cerco de Diu*, Lisbon, 1890; A. B. de Bragança Pereira, *Os Portugueses em Diu*, (Separata de *O Oriente Português*), Bastorá, 1935.

<sup>44</sup>Subrahmanyam, *The Portuguese Empire*, p. 89.

d'établir leur propre maison ou leur monastère, ou tout simplement de s'imposer en tant que gardiens légitimes du lieu saint.<sup>45</sup> Le franciscain Alvaro Penteado avait tenté d'arracher le contrôle des reliques des mains des *casados*, mais il fut lui-même forcé de quitter la ville. Après la nomination de Miguel Ferreira au poste de capitaine, les reliques cachées par Penteado furent retrouvées et une nouvelles fois entreposées dans un petit coffre cadenassé.<sup>46</sup> La clef de ce coffre était gardée chez Ferreira, tandis que le coffre et la clef de l'église étaient confiés au nouveau vicaire, le franciscain français Ugo Nicolao.<sup>47</sup> La clef ne devait plus jamais être envoyée à Goa et pendant près de 29 ans, les reliques resteront de fait dans les mains des habitants de la ville.

### *Les nouveaux éléments de la topographie sacrée de Mylapore*

Après 1540, l'image de São Tomé de Meliapor s'apprête à basculer vers un nouveau type de respectabilité. La visite de François-Xavier en 1545 précipita l'installation des jésuites en 1549 et grâce à des fouilles archéologiques et à un nouvel effort de décryptage de l'histoire du lieu et de ses environs riches en tombeaux, monuments et traditions orales, une nouvelle version officielle, portugaise et catholique, de la mort de Saint Thomas prit forme. A la suite de la découverte, lors d'excavations pour élargir la chapelle sur la "Grande Colline" (*periya malai*) au sud-est de la sépulture, d'une croix sur laquelle on reconnût "des gouttes de sang" pétrifié, l'histoire du martyr de l'apôtre fut modifiée, car d'après la tradition locale, le saint était mort plus près du lieu de son tombeau, sur la "Petite Colline" (*cinna malai*). Afin de mieux insérer cette découverte dans l'histoire connue, les Portugais avait demandé à un Brahmane de lire l'inscription trouvée au-dessus de la croix et ce dernier en fournit une interprétation pour le moins fantaisiste: "Durant le temps de la lois Sagamo, Thomas l'homme divin avait été envoyé par le fils de Dieu (dont il était le disciple) en ces contrées pour amener les gens de cette nation au savoir de Dieu, et il avait érigé un temple et avait fait les miracles et finalement pendant qu'il priait sur ses genoux devant cette croix, il fut transpercé d'une lance par un Brahmane et cette croix était teintée de son sang pour la mémoire éternelle."<sup>48</sup> La datation de cette croix, entre le VIIe et le VIIIe siècle, et la

---

<sup>45</sup>*Carta dos moradores da casa de S. Tomé a el-rei, S. Tomé (Meliapor)*, 1 sept. 1537, IAN/TT, CC, I, 58-59, publié dans Silva Rego, *Documentação*, vol. 2, p. 249-255.

<sup>46</sup>Elles furent ensuite mises dans un coffre plus grand parmi les autres ossements trouvés pendant les excavations.

<sup>47</sup>Pour les déplacement postérieurs des reliques, voir le témoignage de Diogo Fernandes - ARSI, Goa 31, ff. 19-25 ou ARSI, Goa 49, ff. 125-131v..

<sup>48</sup>Figueiredo, *Saint Thomas the Apostle in Mylapore*, p. 3.

traduction de l'inscription en Pahlevi avaient depuis soulevée des controverses dans les milieux savants. En dépit de la diversité des opinions émises sur la question, personne n'a confirmé la traduction du Brahmane et il est accepté aujourd'hui que l'inscription veut dire: "Mon Seigneur le Christ, aie pitié de Afras, fils de Chaharbukt le Syrien, qui avait coupé ceci".<sup>49</sup>

Pour les habitants de la ville, la traduction du Brahmane (autour de 1561) était suffisante pour refonder la géographie de la mort de Saint Thomas en reliant les trois endroits traditionnellement associés à l'Apôtre. Selon la nouvelle version, Saint Thomas avait été blessé sur la Petite Colline, et s'était enfui vers la Grande Colline pour y mourir finalement en serrant cette croix. La volonté des Portugais, appuyée notamment par les jésuites et les autres religieux, d'offrir une histoire cohérente reliant les divers lieux associés au saint dans la tradition reçue semble très naturelle, mais on peut également y déceler un autre motif à cette multiplication des lieux sacrés à Mylapore.

En 1559, un incident atteste de la vulnérabilité des reliques face à des nouvelles tentatives d'usurpation. Cette fois-ci, c'est le Aravidu Rāmarāja, le plus puissant *mahāmaṇḍalēsvara* à la cour de Vijayanagara et considéré *de facto* comme le monarque, qui avait assiégé la ville, probablement pour extorquer de l'argent, voire après y avoir été invité par les Brahmanes en raison du prosélytisme exagéré selon la version propagée plus tard par les religieux de Mylapore.<sup>50</sup> D'après le jésuite Luís Fróis, Rāmarāja, "le roi de Bisnaga...[était venu]...avec plus de soixante mille hommes et un grand nombre d'éléphants dans la ville ou le peuplement de Coromandel où gît, d'après ce qu'on dit, le corps du glorieux Apôtre São Thomé, [et] il entra dans le lieux des Portugais sans n'avoir tué personne, [mais] en capturant vingt-cinq personnes et il ordonna de saisir les reliques de l'Apôtre et les emporta avec lui".<sup>51</sup> Cette incursion royale se solda par des négociations entre Rāmarāja et les *peessoas principais* de la ville. Un prix fut fixé et payé, et les reliques et les otages rendus sains et saufs.

Les habitants de Mylapore, conscients de leur position précaire au milieu d'un royaume non-chrétien, avait refusé néanmoins le conseil d'un certain Pero de Taïde (surnommé "Inferno"), alors de passage dans la ville, de résister militairement. Cette politique de conciliation avait d'un côté consterné l'administration

---

<sup>49</sup>L. Brown, *The Indian Christians of Saint Thomas*, Cambridge, 1982 (1ere éd. 1956), p. 80.

<sup>50</sup> Subrahmanyam, "Profīt", p. 224. Sadaśiva Raya (1543-1569) de lignage de Tuluva, le roi officiel du royaume, n'était qu'un enfant et prisonier. Robert Sewell, *A Forgotten Empire (Vijayanagar); A Contribution to the History of India*, (London, 1900) New Delhi, 1991, pp. 179-180; George Michell, *Architecture and art of Southern India; Vijayanagara and the successor states*, Cambridge, 1995, pp. 114-115.

<sup>51</sup> DI, vol. 4, p. 368. Voir aussi Diogo do Couto, *Da Asia, Déc. VII*, (2) lib. 7, c. 1, p. 53-60.

portugaise à Goa, mais de l'autre, l'épisode avait incriminé les religieux, accusés d'avoir exagéré dans leur zèle prosélyte.<sup>52</sup> Le comportement conciliatoire ou défaitiste, selon le point de vue de Goa, s'expliquait en outre par le fait que Rāmarāja était réellement considéré par les habitants de São Tomé de Meliapor comme souverain légitime du territoire et, de ce fait, n'avait fait que jouir du droit de s'y rendre en personne et d'exiger paiement de son tribut. Cet aveu illustre comment les habitants de Mylapore avaient su s'adapter rapidement aux aléas de la situation politique locale.

Le vice-roi Constantino de Bragança (1558-1561) avait, par conséquent conçu un plan d'évacuation des habitants de la ville vers Jaffna à Ceylan (ou vers Goa) où il était engagé dans une campagne militaire.<sup>53</sup> On sait par ailleurs qu'à cette occasion, les jésuites avaient obtenu du roi D. Sebastião, le privilège de devenir gardiens des reliques et de l'église de Saint Thomas à Mylapore en l'absence de la communauté portugaise. Cette offensive des autorités centrales et des jésuites fut repoussée par les habitants, dont le nombre était alors estimé à plus de 2000.<sup>54</sup> Les reliques ne restèrent toutefois pas intactes. D'abord, il semble que Constantino de Bragança avait prévu de les transférer à Goa pour consacrer une nouvelle église dédié à Saint Thomas.<sup>55</sup> Un certain franciscain, Lopo de Almada, aurait d'ailleurs emporté la moitié des reliques jusqu'à Cochin.<sup>56</sup> D'après Francisco de Souza, un historien jésuite de la fin du XVIIe siècle, les reliques sont finalement arrivées à Goa avec l'évêque de Cochin André de Santa Maria, pour être placées dans l'église de Saint Thomas et un autre archevêque augustinien, Frey Aleixo de Meneses, les avait menées en procession durant le mandat du vice-roi Aires de Saldanha (1600-1605). De Souza mentionne en outre qu'un petit morceau de lance fut en outre envoyé

---

<sup>52</sup>Manuel Nunes à la Reine D. Catarina, Goa, 20 dec., 1559, dans, DI, vol. 4., p. 491.

<sup>53</sup>Sebastião Gonçalves, Primeira parte da *História dos religiosos da Companhia de Jesus e do que fizeram com a divina graça na conversão dos infiéis a nossa sancta fee catholica nos reynos e províncias da Índia Oriental*, ed. J. Wicki, Coïmbra, 1962, vol. 3, p. 121.

<sup>54</sup> Francisco Henriques à Migel de Torres, (Lisbon), 5 avril 1558, DI, vol. 4, p. 70; Récit des missions de l'Orient (par Francisco Henriques et Andrea de Carvalho), (Evora, sept. 1561), DI, vol 5, p. 180-1.

<sup>55</sup> Luís Fróis aux Pères et Frères au Portugal, Goa, 13 nov., 1560, DI, vol. 4, pp. 666-7; Luís Fróis à A. Barreto, Goa, 10 dec. 1560, DI, vol. 4, p. 827

<sup>56</sup>Les reliques furent données à l'évêque de Cochin George Temudo, O.P., qui allait à son tour devenir archevêque de Goa en 1567 jusqu'à sa mort en 1571. Cf. DI, vol. 5, p. 181. D'après Fróis Constantino de Bragança avait ordonné la construction de l'église de Saint Thomas sur la route de collège de São Paulo, sous l'insistance de Gonçalo Sylveira, un jésuite plus tard martyrisé à Munhumutapa, voir dans DI, vol. 4, p. 368. Même si André de Santa Maria mentionne le fait qu'il avait connu personnellement Lopo de Almada, son identité reste obscure. Il ne figure pas dans, par exemple, Fr. Achilles Meersman O.F.M., *The Ancient Franciscan Provinces in India, 1500-1835*, Bangalore, 1971. Cet énigmatique "voleur" des reliques est mentionné par Francisco de Souza, *Oriente conquistado a Jesus Cristo pelos padres da Companhia de Jesus da provincia de Goa*, (Lisbonne, 1710), Porto, 1978, c. II, d. I, para. 37.

à Bassein.<sup>57</sup> Pourtant, il ne semble pas que l'effritement et la circulation, ou tout simplement le " vol" des reliques de Saint Thomas, ait aucunement affecté la sacralisé de sa sépulture à Mylapore. En dépit des protestations des *moradores*, la demande croissante d'objets de l'apôtre (ou touchés par lui) ajoutait à la réputation de leur lieu d'origine. D'après les lois propres à l'économie de la relique, le morcellement d'une relique reste sans effet sur sa "valeur", mais peut au contraire stimuler la demande et en augmenter le "prix". Parallèlement, São Tomé de Meliapor devenait un lieu privilégié de pèlerinages, comme en témoignent les récits des voyageurs de la deuxième moitié de XVIe et du XVIIe siècle.

Au début du XVIIe siècle, dans un geste symbolique d'autorisation, le mouvement centrifuge des reliques, de Mylapore vers Goa, semble presque s'être renversé. En vue de prochaine élévation ecclésiastique et administrative de la ville, alors que Mylapore devient l'archevêché et *Cidade* en 1606, quelques morceaux de relique sont réputés d'avoir été rapatriés à la communauté. Dans une lettre de 1601, l'évêque de Cochin André de Sta. Maria confirme avoir renvoyé des reliques à Mylapore.<sup>58</sup>

Un demi-siècle avant cette reconnaissance ultime, consacrée par le retour des reliques, des événements providentiels se produisirent l'un après l'autre sous l'oeil soucieux et bienveillant des jésuites et des autres religieux. Chaque fois que les habitants et les reliques se trouvaient menacés, la croix sculptée sur une pierre découverte sur la Grande Colline et dont la surface contenait des formes d'une couleur plutôt rougeâtre commençait à "suer le sang". Les témoignages et les documents hagiographiques postérieurs associent la messe de la fête de Notre Dame du 18 décembre ("*dia da sua Expectação*") 1557 à la première apparition de ce miracle.<sup>59</sup> Cet événement prodigieux, qui allait se répéter dans le futur, inspirera plusieurs générations d'historiens et d'écrivains jésuites ainsi que des auteurs laïcs.<sup>60</sup> D'après la version canonique, de l'eau avait suinté de la croix que Gaspar Coelho avait nettoyée. Le lendemain, l'eau résiduelle dans le calice s'était transformée en sang, alors que la croix avait changé de couleur, passant du noir à un blanc resplendissant.<sup>61</sup>

---

<sup>57</sup> Souza, *Oriente coquistado*, c. II, d. I, para. 37.

<sup>58</sup> ARSI, Goa 49, ff. 125-128v.

<sup>59</sup> Souza, *Oriente coquistado*, c. II, d. I, para. 38

<sup>60</sup> Herman d'Souza, *In the Steps of Saint Thomas, Madras*, 1983, p.59.

<sup>61</sup> Frei António de Gouveia, *Jornada do Arcebispo de Goa Dom Frey Aleixo de Menezes Primaz da India Oriental...*, Coïmbra, 1606, L.2,c.2, p. 77, cité dans, Figueiredo, *Saint Thomas*, doc. 3, p. 2; Oliverio Toscanello to Everard Mercurian, Goa, 17 dec. 1575, DI, vol 10, pp. 225-6; Francisco Dionisyo, *Informação da cristandade de São Thomé*, Cochin, 4 janv. 1578, DI, vol. 11, p. 134-5.

Avec ou sans reliques de l'Apôtre, les résidents, appuyés par les ecclésiastiques, avaient su élargir leurs ressources sacrées, en trouvant un nouveau pôle de sainteté garantissant le statut indépendant et privilégié de São Tomé de Meliapor vis-à-vis de toute autorité terrestre. Cette croix saignante et miraculeuse avait rapidement gagné, au-delà de ses qualités thaumaturges, une forte réputation divinatoire, s'appuyant peut-être sur une (ou plusieurs) tradition locale. En 1567, un jésuite, Melchior Nunes Barreto, avait déjà écrit de Cochin à Francisco de Borja, le général de l'ordre à Rome, que les habitants de Mylapore avait compris que les "sueurs" étaient dues à leur propre pêchés (*peccados*), mais que les gentils l'interprètent comme l'annonce de grandes calamités comme la guerre, la famine, la maladie ou les persécutions.<sup>62</sup> La grande défaite du roi de Vijayanagara, Rāmarāja, à Talikota en 1565 était, selon Barreto, directement liée au rapt des reliques six ans auparavant. La punition de l'apôtre avait provoqué la chute du grand royaume hindou du Deccan.<sup>63</sup>

*D'un os de Saint Thomas au corps de Saint Xavier*

Les investissements mercantiles, politiques et sacrées des premières décennies après la découverte de 1517 ont inauguré à partir de 1560 une demi-siècle de relative prospérité en cette ville pionnière, ponctuée par des violences sporadiques mais contenues, typiques de l'époque.<sup>64</sup> São Tomé de Meliapor est décrite à cette époque comme une très belle ville avec des grandes maisons et une profusion de bâtiments religieux - églises, chapelles, collèges, etc.,<sup>65</sup> - et certains voyageurs indiquent bien que la réussite dans le commerce maritime de Mylapore, une ville dépourvue de port naturel à la différence de Pulicat, était presque en soi un miracle.<sup>66</sup> Avant sa destruction à la fin du XVIIe et son incorporation plus tard comme banlieue de la ville de Madras sous la domination britannique, la première décennie du XVIIe siècle marqua le sommet de son ascendance officielle, jouissant d'une autonomie *de facto*.

---

<sup>62</sup>Melchior Nunes Barreto à Francisco de Borja, Cochin, 20 janv. 1567, DI, vol. 7, p. 201.

<sup>63</sup>Le dernier miracle qui se déroule en 1704 en présence de protestants anglais est décrit par un jésuite français, Guy Tachard, dans une lettre de Chandernagor de 18 janvier 1711 et publiée dans *Les lettres édifiantes et curieuses*, Paris, 1781, vol. 12, pp. 9-22.

<sup>64</sup>Subrahmanyam, "Profit", p. 64; Voir, Olga Pinto (éd.), *Viaggi di C. Federici e G. Balbi alle Indie Orientali*, Rome, 1962.

<sup>65</sup>Les églises dans la ville: São Tomé, São João Batista, São Francisco, église de Misericórdia. Dehors les murs de la ville: Madre de Deus, São Lazaro, Nossa Senhora da Luz et Nossa Senhora da Monte.

<sup>66</sup>Subrahmanyam, "Profit", p. 47.

La présence des ossements de Saint Thomas fut donc le facteur déterminant dans la décision de choisir cet endroit parmi d'autres sur la côte de Coromandel. L'élaboration des légendes autour de la vie de Saint Thomas, le réaménagement de la géographie sacrée autour de la sépulture et "l'invention" ou superposition des lieux et objets sacrés subsidiaires grâce aux religieux avaient facilité la résistance aux efforts de centralisation de Goa et avaient légitimé le statut mercantile, indigénisé et, par conséquent indépendant de la ville. Mylapore, ville reliquaie, ne cessait pas de multiplier les signes de l'élection divine, à commencer par les taches de terre rouge, que les chrétiens, musulmans et hindous continuaient de vénérer, ramasser, collectionner, vendre, mais aussi par une menace constante de rapt, signe d'une colère divine. Comme l'a montré Patrick Geary, la relique, qui en dépit de son aspect de fragment contient tout la plénitude sacrée, peut échapper aux communautés qui l'accueillent mal, notamment par le vol.

Entre avril et août 1545, un transfert fatidique d'un morceau d'os de Saint Thomas, d'une croix et d'un rosaire faits du bois même avec lequel, d'après la tradition, l'apôtre avait construit sa maison, était censé avoir eu lieu.<sup>67</sup> Gaspar Coelho, le vicaire de l'église de Saint Thomas à Mylapore avait confié ces objets précieux à François-Xavier qui devait les mettre à contribution lors de ses sept années de pérégrinations missionnaires entre Goa, Malacca, le Japon et l'île de Sanciam en face de la Chine.<sup>68</sup> Déjà en 1559, Luís Fróis évoque contenu d'un reliquaie qu'un autre jésuite, Melchior Carneiro, avait obtenu d'un Portugais qui était à Sanciam lors de la mort de Xavier. Identifié comme appartenant à Xavier, ce reliquaie fut ouvert à Cochin et l'on y trouva un petit morceau d'os de Saint Thomas et deux feuilles de papiers, l'une avec la signature de Saint Ignace et l'autre avec les vœux et la profession de foi de Xavier.<sup>69</sup> Dans une des premières histoires de la Société de Jésus en Asie, le jésuite Sebastião Gonçalves associe la relique de l'apôtre aux reliques d'Ignace de Loyola et de François-Xavier, dont les procès en canonisation débutaient alors. L'écriture de Gonçalves assimile la mission évangélisatrice des jésuites à l'héritage de Saint Thomas. "Le Bienheureux P. François sachant que l'Apôtre Saint Thomas s'était chargé de convertir ces contrées orientales, il ne s'était pas contenté de converser ( "*se negociar*") avec lui pendant la messe et les prières .... mais voulut visiter son propre lieu de martyre et les reliques sacrées pour que

---

<sup>67</sup>*Monumenta Xaveriana*, Matriti, 1912, vol. 2, p. 213; Schurhammer, *Life*, vol. 2, p. 603; la scène d'ouverture du reliquaie de Xavier en 1559 à Cochin est décrite par Luís Fróis à Goa, 19 nov., 1559, DI, vol. 4, p. 408; S. Gonçalves, *História*, vol. 1, p. 182.

<sup>68</sup>Dans les lettres de Xavier, il n'y a aucune trace de ses transactions qui deviendraient plus tard des épisodes hagiographiques célèbres de la vie de Xavier. Voir Gonçalves, *História*, vol. 1, p.160; João de Lucena, *História da Vida do Padre Francisco de Xavier*, (Lisbon, 1600), édition fac-similé, Lisbon, 1952, vol. 1, pp. 158-160.

<sup>69</sup>Luís Fróis, aux membres en Europe, Goa, 19 nov., 1559, DI, vol. 4, p. 407-8

leur vue l'enflamme davantage dans le très grand désir de discerner la volonté divine au sujet de son séjour à Malacca et à Macassar....<sup>70</sup> Comme on le sait, le mimésis jésuite fonctionne comme une stratégie d'effacement, de conversion et d'enracinement. Ensuite, devenu lui-même relique, Xavier continue de siéger à Goa et s'impose comme le saint patron de la ville. Si Afonso de Albuquerque était considéré comme le fondateur laïque de Goa, Xavier était devenu son fondateur spirituel, en écartant tous les autres prétendants tels que Saint Catherine, promue par Afonso de Albuquerque, ou Saint Thomas, choisi par Constantino de Bragança. C'était par l'intermédiaire des jésuites et leur mise en scène baroque que la dévotion et les pèlerinages auprès de son corps furent orchestrés. Une nouvelle église, Bom Jesus, serait construite pour accueillir sa dépouille, tandis que l'église de Saint Thomas construite par Constantino de Bragança était à la fin du XVIe siècle déjà tombée en ruine et ses reliques envoyées à Ribandar dans une église (*Nossa Senhora de Ajuda*) sans importance particulière

L'appropriation et la contrôle des reliques de Saint Thomas et des objets consacrés par son contact durant son séjour terrestre à Mylapore informaient donc tous les enjeux politiques et spirituels de l'époque dans cette petite enclave sur la Côte de Coromandel. Le sacré et l'autorité se confondent dans les récits de la fondation de la cité, fondation incomplète, précaire et instable, dont le destin tumultueux la bousculât d'un pouvoir colonial à l'autre. La bourgade devint une banlieue de la ville de Madras (aujourd'hui Chennai) fondée par les Britanniques et ces origines disparurent en partie sous le poids de l'oubli et d'une toponymie aléatoire, mais l'odeur de sainteté des lieux marqués par les traces de Saint Thomas et de ses qualités thaumaturge demeurent aujourd'hui, au mépris de toutes les barrières de dénomination religieuse, ethnique ou nationale.

---

<sup>70</sup>Gonçalves, *História*, vol. 1, p. 182.